

PAILLASSE. (Il recule sa chaise.) A part. Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. On voit que tu es observateur. C'est bien! c'est bien! c'est bien! (Il secoue fortement.)

PAILLASSE. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. Maintenant que tu m'as satisfait sur ce point, passons à autre chose. Que dis-tu du guéridon?

PAILLASSE. (A part.) Je danse sur des batonnets. (Haut.) Le guéridon, monsieur?

LE MAÎTRE. Oui, le gué (il secoue) ri (il secoue) don. (Il secoue.)

PAILLASSE. Le guéridon?... Oh! le guéridon!... (A part.) Ah! un trait de lumière! (Haut.) Monsieur, les persiennes étaient fermées.

LE MAÎTRE. Qu'est-ce à dire, maraud? Chez mon amie, il n'y a pas de persiennes.

PAILLASSE. Mais, monsieur, je ne dis pas qu'il y a des persiennes, je dis qu'elles étaient fermées.

LE MAÎTRE. Si les persiennes étaient fermées, il y avait des persiennes.

PAILLASSE. Du tout, monsieur, du tout, du tout, du tout. Les persiennes étaient fermées, et il n'y avait pas de persiennes. Nous avons raison tous les deux.

LE MAÎTRE. Ah! pourrais-tu me prouver cela?

PAILLASSE. Ce n'est pas difficile, monsieur. Suivez bien le fil... de la trame... de la chaîne... de mon raisonnement.

LE MAÎTRE. Voyons, suivons la chaîne (il secoue) de la trame (il secoue) du fil (il secoue) de ton raisonnement.

PAILLASSE. Je n'ai pas dit cela, monsieur. J'ai dit le fil de la trame de la chaîne de mon raisonnement.

LE MAÎTRE. C'est bien. A la question.

PAILLASSE. (A part.) Hélas! je n'y suis que trop... à la question. Inspire-moi, Guatimozin. (Haut.) Quand monsieur veut aller au théâtre, et que l'on dit à monsieur : « Le théâtre est fermé, » c'est comme s'il n'y avait pas de théâtre... Il n'y a pas de théâtre.

LE MAÎTRE. Comment! il n'y a pas de théâtre?

PAILLASSE. Ce raisonnement n'a pas convaincu monsieur. En voici un autre. Quand on dit d'un homme... quand on dit d'un homme : « Son cœur est fermé aux sentiments d'honneur, de générosité, d'humanité, » cet homme n'a pas de cœur, monsieur; c'est un sans cœur, monsieur. Son cœur est fermé..., il n'a pas de cœur, il n'a pas de cœur.

LE MAÎTRE. (A lui-même.) Son cœur est fermé, il n'a pas de cœur; c'est vrai, le coquin a raison.

PAILLASSE. Eh bien! monsieur; les persiennes étaient fermées, il n'y avait pas de persiennes. C'est clair, c'est clair.

LE MAÎTRE. Oui. Les persiennes étaient fermées, donc il n'y avait pas de persiennes. C'est clair, (il secoue) c'est clair, (il secoue) c'est clair, (il secoue.)

PAILLASSE. (Se reculant.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. (A part.) Le drôle n'avouera pas. Prenons-nous-y autrement.

LE MAÎTRE. D'après le rapport détaillé que tu viens de me faire, je vois que tu l'es acquitté fidèlement de ta commission, et j'éprouve le besoin de te déclarer que je suis content de toi. Oui, très-content! très-content! très-content! (Il le secoue fortement.)

PAILLASSE. Ah! (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. Car tu ne sais pas encore le service que tu m'as rendu.

PAILLASSE. Ah!

LE MAÎTRE. Un service que je n'oublierai de toute ma vie.

PAILLASSE. Ah!

LE MAÎTRE. Devrais-je vivre cinq cents ans.

PAILLASSE. Ah!

LE MAÎTRE. Et alors que je deviendrais aveugle, sourd et muet. (Il le secoue à chacun de ces trois derniers mots.)

PAILLASSE. Ah! (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. Ainsi, mon garçon, si dans cinq cents ans tu as besoin de moi, tu n'auras qu'à parler.

PAILLASSE. Ah!

LE MAÎTRE. Tu seras ouï, servi, ravi. (Il le secoue à chaque mot.)

PAILLASSE. Ah! (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?

LE MAÎTRE. Il y a une heure que tu as vu Mme de Saint-Hilaire.

PAILLASSE. Monsieur, les persiennes étaient fermées.

LE MAÎTRE. Assez sur cet incident. Eh bien, Mme de Saint-Hilaire est maintenant?...

PAILLASSE. (Vivement.) Mme de Saint-Hilaire est maintenant?...

LE MAÎTRE. Kouik. (Il fait un mouvement de la main.)

PAILLASSE. Kouik?

LE MAÎTRE. C'est-à-dire que tu l'as envoyée ad patres.

PAILLASSE. Ad patres! Monsieur sait bien que je ne connais pas l'anglais.

LE MAÎTRE. Ad patres, chez ses pères.

PAILLASSE. Monsieur en a donc fait une sénatrice?

LE MAÎTRE. Pas de politique; c'est malsain. Mon amie. — Mon amie! — Mme de Saint-Hilaire, était — était, tu entends? C'était une fausse amie... elle m'a fait...

PAILLASSE. Elle vous a fait...

LE MAÎTRE. Des infidélités... avec un prince nègre.

PAILLASSE. Un prince nègre!... le trait est noir.

LE MAÎTRE. Et je l'ai...

PAILLASSE. (Très-vivement.) Vous l'avez?...

LE MAÎTRE. Empoisonnée.

PAILLASSE. (Epouvanté.) Oh! monsieur... Oh! ah! monsieur!... Oh! oh! ah! ah! monsieur!!!

LE MAÎTRE. Empoisonnée!

PAILLASSE, qui manifeste la plus sincère épouvante. Aïe! aïe!

LE MAÎTRE. En ce moment, le poison commence à opérer; son haleine est brûlante.

PAILLASSE. Aïe!

LE MAÎTRE. Son palais est en feu.

PAILLASSE. Aïe!

LE MAÎTRE. Sa gorge est une fournaise.

PAILLASSE. Aïe!

LE MAÎTRE. Encore un instant, et l'incendie va se déclarer dans l'estomac.

PAILLASSE. Aïe!

LE MAÎTRE. Elle est morte!!!

PAILLASSE. Aïe! aïe! aïe!!! (Il se laisse tomber à terre.)

LE MAÎTRE. Mais qu'as-tu donc? On dirait que tu te trouves mal.

PAILLASSE. Oh! monsieur! monsieur! monsieur! Ayez pitié de moi, monsieur! Aïe! aïe! aïe!

LE MAÎTRE. Coquin, est-ce que tu aurais mangé les prunes?

PAILLASSE. Monsieur, pardon! C'est votre amie qui m'en a donné une; une petite, monsieur. Aïe! aïe! aïe!

LE MAÎTRE. Si tu n'en as mangé qu'une c'est bien. Je vais t'administrer du contre-poison pour une, pour une seule, entends-tu?

PAILLASSE. Oui, monsieur, une... une grosse, monsieur; apportez-en pour deux, monsieur. Aïe! aïe! aïe!

LE MAÎTRE. Comment, coquin, tu en as mangé deux?

PAILLASSE. Oui, monsieur; votre amie m'en a donné deux... avec un peu de jus... Apportez-en pour trois, monsieur. Aïe! aïe! aïe!

LE MAÎTRE. Eh quoi! pendar, tu en as mangé trois?

PAILLASSE. Oui, monsieur... les trois plus grosses, monsieur. Aïe! aïe! aïe!... Du contre-poison pour quatre, monsieur, pour quatre. Aïe! aïe! aïe!

LE MAÎTRE. Ah! voilà enfin mon scélérat qui avoue. Il a mangé les prunes. Eh bien, tant mieux. J'ai maintenant une garantie de ta fidélité. Ces fruits sont magiques et soumis à ma puissance. Ils vont garder en eux leur vertu malfaisante. Tant que tu seras à mon service, ils resteront là... sur ta conscience. Mais aide bien soin de leur donner un souvenir chaque matin en te levant; car si tu l'oubliais un seul jour, ils reprendraient immédiatement leur première vertu, etc...

PAILLASSE. Oh! merci, monsieur, merci. Tous les matins elles me reviendront... elles étaient si bonnes!

LE MAÎTRE (au public). Voilà, mesdames et messieurs, une recette infallible pour conserver ses domestiques. Ça coûte quatre sous, chez la fruitière du coin :

Air connu.

Messieurs, près de nous retirer,
Une crainte nous assiege;
L'auteur, pour mieux vous attirer,
Dans son titre a mis un piège.
Ne soyez pas trop rigoureux,
Pour demain gardez vos rancunes,
Donnez des bravos vigoureux,
Applaudissez... C'est pour des prunes.

BATELIER, IÈRE s. (ba-te-lié, iè-re — rad. bateau). Personne dont la profession est de conduire un bateau : *Trilby était amoureux de la brune Jeannie, l'agacante BATELIERE du lac.* (Ch. Nod.) Vous avez raison, répliqua le BATELIER, le métier de pêcheur rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. (Lamart.)

— Adjectiv. Néol. Qui a rapport, qui appartient à une entreprise de transport par bateaux : *Une compagnie BATELIERE sera formée.* (Proudh.)

Bateliers du Niémen (LES), à-propos patriotique de Désangiers, Francis et Moreau, représenté à Paris au théâtre des Variétés, en juillet 1807.

Le traité de paix de Tilsit, resté célèbre dans l'histoire contemporaine, fut célébré à Paris par tous les théâtres. Le fameux radeau du Niémen, sur lequel Napoléon et Alexandre se donnèrent l'accablade, et où furent arrêtées entre les deux empereurs les bases d'une paix si vivement désirée, ce radeau, disons-nous, eut sa part d'encens et fut chanté sur les airs en vogue. Les Variétés épuisèrent en son honneur les comparaisons et les métaphores

que les vaudevillistes ont l'art de ressembler à chaque occasion nouvelle et sous les régimes les plus différents. Il n'importe; ces à-propos soi-disant patriotiques sont intéressants à consulter, car, s'ils ont vécu peu, ils ont du moins reçu l'empreinte, parfois assez juste, du vent qui soufflait alors sur les esprits :

Ce radeau sur qui se fonde
L'espoir d'une heureuse paix,
Va peut-être voir dans l'onde
Nos maux s'éteindre à jamais.
Pour le Niémen quelle gloire!
Partout on n'entend qu'un cri:
C'est le temple de Mémoire
Sur le fleuve de l'Oubli.

L'arche où Noé se sauva
Quand le déluge arriva,
N'avait qu'un homme au naufrage;
Ce jour en sauva davantage.
Mettons de niveau
L'arche et le radeau.

Mais le traité de Tilsit n'apportait que la paix continentale, car la lutte continuait toujours sur mer avec la « perle d'Albion ». Aussi nos voisins les Anglais recevaient-ils force traits du Français, né malin. Dans les *Bateliers du Niémen*, les épigrammes et les menaces contre l'Angleterre abondent jusqu'à l'excès; mais une fois les couplets chantés, les vaudevillistes, ainsi que le fait remarquer fort justement M. Théodore Muret, ne s'inquiétaient pas si ces augures aventureux se réaliseraient, et ils n'en perdaient ni un calembour, ni une rasade, ni une fanfaronnade :

Certain espoir qui m'flatte
Me dit qu'avant un an,
L'arche d'Albion, frégate,
Et l'Niémen, Océan.

Du Niémen craignez les eaux,
Messieurs les insulaires,
Car on sait qu'les p'tits ruisseaux
Font les grandes rivières.

Ici, le calembour, soigneusement préparé d'avance, éclate en menaces assez ridicules d'ailleurs :

Avant qu'il l'an soit écoulé,
La France au pays redoublé,
Et la Russie et la Prusse,
L'accompagnant au pas russe,
Front marcher l'Anglais
Au pas de Calais.

Autant les *Bateliers du Niémen* montraient les dents aux Anglais, autant ils déployaient de politesses pour les Russes, devenus en un trait de plume nos amis :

A leur bravoure, au champ d'honneur,
Nous rendons tous un juste hommage.
Et s'ils ont eu moins de bonheur,
Ils n'ont pas eu moins de courage.

Lon, lan, la, laissez-les passer,
Ces militaires,
Nos frères,

Dans nos bras, j'ai p'vuons les presser :
Nos emp'eurs viennent d's'embrasser.

« Voilà qui est bien, s'écrit l'auteur de l'*Histoire par le théâtre*, et l'on ne peut qu'applaudir à ce procédé courtis; mais il aurait fallu que les mêmes soldats à qui l'on faisait des compliments dans telle occasion, ne fussent pas vilipendés et injuriés dans telle autre. Il y a inconscience à serrer la main de gens que l'on a traités de sauvages, de barbares, que l'on a montrés sous un aspect ridicule et grotesque, et, lorsqu'on est en guerre, il faut songer que l'on sera plus tard en paix. C'est une affaire de tact et de convenance qui a été trop souvent oubliée dans nos vaudevilles guerriers, et des circonstances plus récentes ont pu donner lieu à cette observation. Nous avons vu, il n'y a pas longtemps, Russes et Autrichiens traduits sur nos théâtres, ainsi qu'aux avantures de nos boutiques d'estampes, en caricatures ignoblement burlesques, et représentés comme des espèces de mannequins, dont un coup de poing avait raison. Pour une nation qui se pique d'être spirituelle par excellence, c'était un manque d'esprit autant que de bon goût. Outre que le jour de la réconciliation est toujours à prévoir, on se nuit à soi-même, on se déprécie, en rabaisant son adversaire. En effet, si l'on est vainqueur, où est alors le mérite de la victoire? Et si l'on éprouve un revers, car la guerre est sujette à plus d'une chance, quelle confusion d'être vaincu par des ennemis que l'on a représentés comme si misérables! Nous sommes pleinement de cet avis, et il est impossible de faire entendre de plus sages paroles, des observations plus humaines. Quand donc renoncera-t-on à cette lutte stupide et sauvage, qu'on appelle la guerre? Quand donc les mauvais instincts de l'homme cesseront-ils d'être exaltés et glorifiés? Si la guerre est inévitable aujourd'hui, qu'on oublie demain qu'on l'a faite. Pourquoi des chansons et des arcs de triomphe, qui insultent au vaincu?

Batelier, dit Lisette, paroles de Planard, musique d'Hérolde, barcarolle extraite de l'opéra de *Marie*. A *Marie*, représentée à l'Opéra-Comique en 1826, commence, pour Hérolde, cette aurore de gloire qui avait jeté ses premières lueurs dans le *Muletier* et la *Clochette*, et qui devait avoir pour midi ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Zampa*. Je pars

demain, Une robe légère, Je flaire un mystère, ont réjoui toutes les oreilles de leur douce et gracieuse mélodie.

Ba - te - lier, dit Li - set - te Je
Je m'en vais chez mon pè-re, Dit
vou - drai pas - ser l'eau; Mais
Li - sette à Co - lin. Hé
je suis trop pau - vret - te Pour
bien, crois-tu ma chè - re Qu'il
pay - er le ba - teau. Co
m'ac - cor - de ta main? Ah!
- lin dit à la bel - le - le - Ve -
ré - pon - dit la bel - le - le - O -
- nez, ve - nez tou-jours; Ve - nez, ve -
- sez, o - sez tou-jours O - sez, o -
- nez tou - jours! Et vo-gue la na -
- sez tou - jours!
- cel - le Qui por - te mes a -
- mours Et vo - gue la na -
- cel - le Qui por - te mes a -
- mours. Et vo - gue la na - cel
- le Qui por - te mes a-mours.

BATELIER D'AVIRON (Jacques Le), jurisconsulte français du xvi^e siècle. Il était avocat au présidial d'Evreux, et a laissé des *Commentaires sur la coutume de Normandie*, publiés à Rouen en 1626, à la suite de ceux de Bérault et de Godefroy (2 vol. in-fol.).

BATELLERIE s. f. (ba-tè-le-ri — rad. bateau). Industrie du transport par bateaux : *A Lyon, une lutte s'établit ardente, âpre, active, entre le chemin de fer et la BATELLERIE à vapeur.* (L. Jourdan.)

BATEMAN (Thomas), médecin anglais, né en 1778, mort en 1821. Il s'adonna d'une façon toute spéciale à l'étude des maladies de la peau, en suivant les leçons du docteur Willan, qui lui légua tous ses manuscrits, et il exerça son art à Londres. On a de lui plusieurs ouvrages, notamment : *A practical synopsis of cutaneous diseases* (Londres, 1813), qui a été traduit en français par M. G. Bertrand, sous ce titre : *Abregé pratique des maladies cutanées, classées d'après le système nosologique du docteur Willan* (Paris, 1820, in-8°). L'ouvrage anglais avait été accompagné d'un atlas explicatif. On peut également citer son *Report on the diseases of London, etc., from 1804 to 1816* (Londres, 1816).

BATEMAN, théologien anglais. V. BATES.

BATEMAN (John-Frédéric), ingénieur anglais, né en 1810 près d'Halifax, comté d'York, descendant par sa mère d'une famille d'émigrés français, qui se fixa en Irlande à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut élevé par des maîtres particuliers, et reçut l'instruction professionnelle dans le comté de Lancastre, le grand centre manufacturier de l'Angleterre. M. Bateman s'adonna d'une façon toute spéciale à l'étude de l'art hydraulique. On lui doit un grand nombre de travaux appartenant à cette spécialité : des canaux, des bassins, la rectification de divers cours d'eau, et surtout d'importants ouvrages demandés par des villes et des places populeuses pour la fourniture d'eaux abondantes; ouvrages parmi lesquels on doit citer particulièrement les constructions hydrauliques de la ville de Manchester et celles de la ville de Glasgow, aboutissant au lac Katrin, qui sont les œuvres d'art les plus remarquables de ce genre, exécutées dans la Grande-Bretagne. Les travaux hydrauliques de Manchester furent signalés par les grandes difficultés que présentait la construction de vastes réservoirs artificiels. On cite encore les travaux du viaduc du lac Katrin, inaugurés en présence de la reine, et remarquables par la rapidité de cette heureuse et utile entreprise, conduite jusqu'à une distance de 57 kil., au moyen de nombreux tunnels creusés à travers un pays des plus accidentés. En somme, M. Bateman a fourni de l'eau aux besoins de plus de 2 millions de personnes, soit en établissant des constructions nouvelles, soit en remaniant ou